Avec quelques écrivains célèbres à Ostende

Paul Claudel a parlé de la « **terre fraîche et bénie de Flandre** » et de « **la grande rose grise de la Mer du Nord** », largement épanouie en bordure des domaines anglais, hollandais et belge.

Face à la Grande-Bretagne, à égale distance des frontières de la France et des Pays-Bas et au milieu de la bande côtière belge, Ostende est posée au bord de cette grande rose grise ainsi qu'une abeille à la recherche de son miel.

Ostende doit sa fortune à cette situation privilégiée, situation qui a fait d'elle une station balnéaire réputée — à laquelle on a décerné le titre flatteur de « Reine des Plages » — et un port de mer.

A trois heures de traversée de la côte anglaise, Ostende, port de mer, a vu débarquer sur ses quais, nombre d'Anglo-saxons appartenant généralement aux classes instruites et aisées. Nous distinguons dans cette foule, nombre d'écrivains célèbres et, notamment, à la date du 20 juin 1780, l'auteur du « **Vatek** » : William Beckford.

Celui-ci, apparemment, ne demeura pas longtemps à Ostende, l'odeur du tabac et du poisson irritant ses délicates narines. Ostende, à cette époque, attirait cependant déjà des villégiateurs puisque, dès 1774, autorisation avait été accordée à un certain William Hesketh de bâtir « **une cabine temporaire pour y vendre et débiter, aux personnes faisant usage des bains, les rafraîchissements nécessaires.** »

En 1815, après la bataille de Waterloo, Ostende voit arriver Walter Scott — qui y débarqua après avoir souffert du mal de mer — et Robert Southey — accompagné de plusieurs parents et amis. Dix ans plus tard, désireux lui aussi de visiter le champ de bataille où Wellington a défait l'armée française, Lord Byron pose le pied sur les quais d'Ostende. Peu après son arrivée, il adresse à son ami Hobhouse une lettre où il lui dit : « **Je me demande pourquoi vous avez dénigré Ostende. La ville est tolérable, elle vaut mieux que Douvres ou que la majorité des villes ordinaires d'Espagne ou du Portugal, ou encore qu'aucune de nos villes orientales, sous le rapport des hôtels tout au moins.** »

D'autres voyageurs anglais passeront ou feront halte à Ostende au cours des années suivantes. Thomas-Colley Grattan s'y attarde en 1828. Les sœurs Brontë y passent en 1842 et William-Makepeace Tackeray y arrive le 28 juillet 1848 et note dans une de ses lettres : « **Une belle aube lumineuse, une brise excitante et un navire fendant les flots à raison de quinze miles à l'heure ont rendu la gaîté à mon pauvre être démoralisé et lui ont permis de manger largement sa part d'un beefsteack et de pommes de terre, à Ostende** ». Il faut croire que la cuisine ostendaise plut à l'auteur de « **La Foire aux Vanités** », puisqu'il parle du repas qu'il a fait — et qui a duré une heure — comme d'un agréable divertissement.

Il est à noter que Tackeray n'est pas le seul a avoir rendu hommage aux talents culinaires des Ostendais. Vers 1820, l'Espagnol Don Juan Lopez Pinto, émigrant en Angleterre, passe à Ostende. Il se repose à l'Auberge de

l'Empereur et, dans ses impressions de voyage, consigne sa satisfaction au sujet de la nourriture. Au début de notre siècle, Arnold Bennett, s'attardant à Ostende, émet une appréciation analogue : « **Les cafés**, écrit-il, **étaient pour moi un paradis étrange de bonne chère** ». Les Anglais, aujourd'hui encore paraissent toujours du même avis. Il suffit, pour s'en convaincre, de pénétrer dans tel ou tel autre salon de thé du Boulevard Van Iseghem : il est fréquent d'y entendre glousser les ladies britanniques et de surprendre, au milieu de leurs gloussements, le « **very good** » qui résume fort bien leur contentement.

Arnold Bennett ne souligne pas seulement les vertus de la cuisine ostendaise. Il est frappé aussi par le cosmopolitisme de la ville, par son animation et son originalité. « **Je débarquai**, écrit-il encore. **J'étais sur le sol belge, le premier sol étranger que mes pieds ont touché. Je voyais une architecture étrange; j'entendais des sons étranges et des langues étrangères. Tout me paraissait romantique au plus haut point.** »

Ainsi qu'Arnold Bennett le faisait remarquer, Ostende — placée au point de départ de plusieurs routes maritimes importantes et centre balnéaire dont la réputation ne date pas d'hier — est une ville où l'on entend parler une multitude de langues, une ville cosmopolite voyant passer ou séjourner nombre d'étrangers.

Par combien d'écrivains célèbres ceux-ci ont-ils été précédés? Nous avons parlé de quelques auteurs britanniques. Ils ne furent pas les seuls à visiter Ostende dont l'Américain Washington Irving — qui vécut de 1783 à 1859 — parle dans ses « **Contes d'un Voyageur** » (« **J'y fus maintenu par les orages et les vents chauds**, écrit-il, **pendant trois longues années, et par le démon d'un joyeux compagnon ou d'un joli visage prêt à me réconforter.** ») et dont Victor Hugo aimait l'estran « **fait**, écrivait-il dans une lettre à sa femme en 1837, **du sable le plus doux et le plus fin du monde** ».

Victor Hugo rendit souvent visite à la « Reine des Plages ». Il s'y attarda, notamment en 1837. Il y débarqua en juin 1866. Il était alors accompagné de Juliette Drouet, son égérie. En août 1870, il y revint à bord de la « Marie-Henriette » après avoir contemplé, en quittant le port de Douvres, la Shakespeare Cloft, célèbre falaise décrite dans « **Le Roi Lear** ».

Ostende n'était encore qu'une plage très modeste à l'époque où Victor Hugo s'y promena. En septembre 1849, le journaliste Félix Mornand, envoyé spécial de « L'Illustration », de Paris, au littoral belge, ne lui trouve même aucun des caractères s'attachant habituellement aux stations balnéaires. « **Pour découvrir la mer**, confie-t-il à ses lecteurs, **il faut monter sur les retranchements des remparts. Rien ne ressemble moins qu'Ostende à un lieu de plaisance** ». Mais que de changements ne devaient pas intervenir en quelques années, sous le règne de Léopold II? Et c'est une ville transformée que devait approcher, en 1891, le célèbre auteur de « **Les Faux Monnayeurs** » : André Gide.

Ce jour-là, malheureusement, il pleuvait sur la Mer du Nord. L'horizon était brumeux tout comme lorsque, voulant revoir l'océan qu'il n'avait plus vu depuis des années, Alexandre Dumas — bien avant lui — s'était rendu vers les dunes proches de cette autre ville balnéaire belge réputée qu'est Blankenberghe.

A la suite de Victor Hugo et d'André Gide, Laurent Tailhade — autre écrivain Français de renom — devait déambuler dans les rues d'Ostende.

C'était au mois d'août 1908. Des amis conduisirent le poète vers la maison du peintre James Ensor qui demeura fidèle, durant toute sa vie, à cette ville d'Ostende où la mort vint le surprendre, il y a quelques années. James Ensor repose aujourd'hui dans le petit cimetière de Mariakerke, à l'ombre d'un clocher dont la silhouette se profile dans plusieurs de ses œuvres. Visitant l'atelier du peintre de « **L'Entrée du Christ à Bruxelles** », Laurent Tailhade devait faire cette remarque à la fois élégante et très juste : « **O Maitre, vous gardez le soleil captif en vos murailles** ».

Que d'autres visiteurs, écrivains célèbres, ne pourrions-nous pas encore évoquer en parlant d'Ostende? L'Espagnol Ramiro de Maetzu s'y attarda après la première guerre mondiale et le Hollandais Pierre Van der Meer de Walcheren aimait y revenir lorsqu'il en avait l'occasion. Ostende, où Rainer-Maria Rilke — voyageant en Belgique après 1918 — devait se plaire, — a vu passer de très nombreux écrivains étrangers et la plupart de ceux-ci, dans leurs écrits, ont inséré quelques lignes aimables au sujet de la ville posée comme une abeille au bord de la « **grande rose grise de la Mer du Nord** ».

Jean CETTE.